

DÉFINITION DES ÉLÉMENTS DU LANGAGE RÔLE DU CIRCULUS VITIOSUS DANS LA CONSTRUCTION D'UN LANGAGE

Matthias MATSCHINSKI (Saint-Michel-sur-Orge)

1. Chaque *langage* est constitué d'éléments. Tout ce dont on peut prendre connaissance est un *élément*. Cette propriété de tout élément est nécessaire pour en être un, mais n'est pas suffisante. On procède à la connaissance d'un élément de quatre manières : 1. *définition* « logique » à l'aide d'autres éléments ; 2. simple *indication* ; 3. description par des *allusions* poétiques ou artistiques ; enfin, 4. *intuition* ou *expérience interne*.

2. Fixons la signification de l'expression « prendre connaissance » dans la théorie du langage dans un sens plus étroit qu'habituel, à savoir d'une *identification*. Cela indique qu'alors il ne s'agit pas de « prendre connaissance » de quoi que ce soit sans savoir de quoi on « prend connaissance », mais, précisément, de savoir que « cette chose est l'élément en question » : cet élément-là, et pas un autre. En introduisant ce sens de l'identification nous départageons en même temps le domaine de la théorie du langage du domaine de la philosophie au sens large de ce mot. Pour une philosophie — réelle ou même solipsiste — « voir », « entendre », etc., sont des manières de « prendre connaissance » (manières bonnes en philosophie réaliste ou falsifiées pour solipsiste, peu importe) ; par contre, pour le langage, il faut savoir que ce que je vois ou entends, est ceci ou cela, question sur laquelle le simple « voir » ou « entendre » ne peut jamais répondre. C'est pourquoi « les quatre sens » ne sont pas inclus dans les quatre manières de « prendre connaissance » de la théorie du langage.

Cependant, il ne faut pas penser que cette identification soit liée à une expression fixée (un nom). Pour le langage, il importe peu de savoir comment s'appelle la chose dont on « prend connaissance ». S'appelle-t-elle « table », « Tisch » ou « tavola » intéresse uniquement les langues et se rapporte à leur théorie. On se demandera, peut-être, en quoi différent donc les langages ? La réponse sur cette question est

donnée par la notion de la *structure*, notion ressortant de celle de la définition.

3. La *définition* « logique » d'un élément ne peut être obtenue qu'avec d'autres éléments. Dans une représentation graphique on indiquera les éléments par les points et l'utilisation d'un élément pour définir le second, par une flèche liant les points symbolisant ces deux éléments — le sens de la flèche dirigée toujours du premier (élément définissant) au second (élément défini). Tout élément ayant besoin d'être défini, tous les points sur la représentation graphique d'un langage, doivent être liés par les flèches. Cette représentation graphique d'un langage par des points-éléments et des flèches définissantes est le symbole de sa *structure*. Deux éventualités fondamentales peuvent se présenter : *A*. Chaque point a une flèche dirigée sur lui (une flèche le définissant). *B*. Certains points n'ont pas de flèches les définissant, mais uniquement des flèches par lesquelles d'autres éléments sont définis.

4. Le fait que l'éventualité *A* peut vraiment se présenter s'illustre facilement par l'exemple du *circulus vitiosus* classique (fig. 1). Ici, chaque élément a une flèche dirigée vers lui — étant ainsi « défini », dans un sens quoique primitif (voir ci-dessous) mais parfaitement logique — et une autre flèche s'étendant de lui à l'élément voisin. Ainsi toute structure coïncidant à l'éventualité *A* contient nécessairement un (ou plusieurs) *circulus vitiosus*. Par contre, une structure correspondant à l'éventualité *B* peut ne les pas contenir, mais uniquement en acceptant l'existence des éléments laissés sans définition. Le plus souvent on tire de cette dernière remarque la conclusion qu'il est absolument nécessaire d'accepter d'autres manières de prendre connaissance des éléments que la seule définition logique, parce que tout *circulus vitiosus* n'est qu'une « faute logique inadmissible ». Le but de cette Note est de démontrer qu'on peut avoir une autre opinion à ce sujet. Mais considérons d'abord brièvement les trois autres manières de « prendre connaissance ».

5. *L'indication*, geste d'un doigt vers un objet qu'on veut identifier — ou n'importe quel détour linguistique du genre « c'est !... » — nous présente naturellement un moyen puissant d'identification. Utilisé beaucoup dans l'enseignement des langues, ce moyen peut l'être — *mutatis mutandis* — dans tout transfert de connaissances acquises d'une personne à une autre. En un tel rôle l'indication est souvent irremplaçable. Toutefois, il ne faut pas oublier deux circonstances : 1. d'une part cette opération est beaucoup plus compliquée que ce ne semble (les animaux les plus exceptionnels, par exemple certains chats — génies de leur espèce — se trouvant pour la plupart des capacités plus développées

que les enfants de 5 à 6 ans, comprennent le sens de cette « indication » très difficilement et lentement) ; 2. d'autre part, la présence (ou absence) de cette manière de « prendre connaissance » dans un langage, ne change absolument rien dans sa structure. En d'autres termes, d'une part, en utilisant cette opération, nous ne pouvons jamais être sûrs que nous sommes compris exactement dans le sens que nous-mêmes y avons mis, quelques ne soient les affirmations des tiers (ni celles des personnes auxquelles nos indications sont destinées, ni, non plus, celles des personnes présentes à cette opération), et, d'autre part, la structure restant la même, une telle indication ne change pas quelque chose d'essentiel dans le langage en question.

6. *La description par des allusions* est une méthode pour « prendre connaissance » (et, par conséquent, pour donner des connaissances) utilisée plus ou moins systématiquement par tous les penseurs et les philosophes, grands et petits, même ceux qui la réprouvent verbalement de la façon la plus catégorique. Sans parler de philosophes tels que Bergson ou Nietzsche — dont les textes ont une valeur littéraire et poétique très grande — même les philosophes reconnus « secs » (par exemple Kant) sortent, dans des endroits les plus inattendus de leurs œuvres, cette « arme secrète » pour détruire toute opposition éventuelle des lecteurs contre les points décidément faibles de leurs systèmes. Habituellement, l'application de cette « arme » ne témoigne pas d'une méthode très pure : le plus souvent c'est un indescriptible pêle-mêle de définitions « logiques » (ou, au moins, présentées comme telles) et d'allusions à proprement parler, dont toute l'influence est basée sur la force poétique ou sur des impressions issues de l'application des autres arts ou de subterfuges psychologiques. Il faut bien entendu distinguer soigneusement ces deux parties du mélange, séparer tout ce qui est définition et système pour l'ajouter aux définitions considérées ci-dessus, et ne laisser dans le groupe des allusions que le reste « insoluble », ce qu'on ne peut pas considérer autrement qu'appel à des impressions esthétiques, poétiques ou psychologiques. Sur cette « substance » des allusions purifiées on peut répéter exactement ce qu'on a déjà dit de la méthode précédente ; cette manière des « allusions », si puissante qu'elle soit, a les deux mêmes « défauts » que la précédente : d'une part, on n'est jamais sûr de la « compréhension » (de ce que vraiment les choses dites sont comprises comme elles ont été pensées), et, de l'autre part, cette manière — qu'elle soit beaucoup, peu, ou pas du tout impliquée — ne change rien dans la structure du langage en question.

7. A propos de la dernière manière parmi les quatre citées, qui est celle de « prendre connaissance » par « *expérience interne* » ou par « *intuition* », il faut toujours signaler le même fait : purifiée — analogiquement à ce qu'on a fait en 6^o — de tout mélange avec les manières

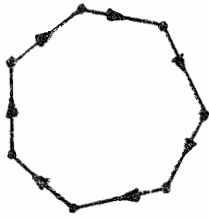


Fig. 1

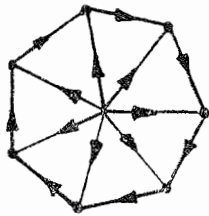


Fig. 2

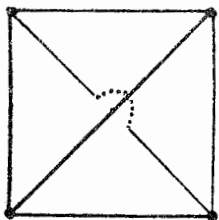


Fig. 3

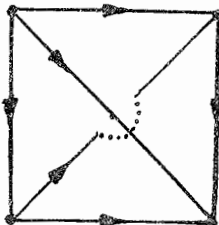
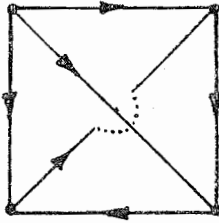
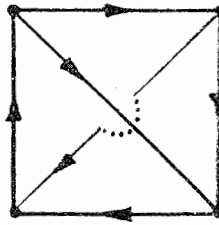
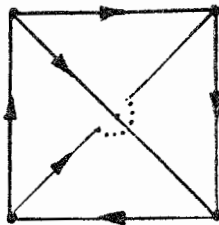
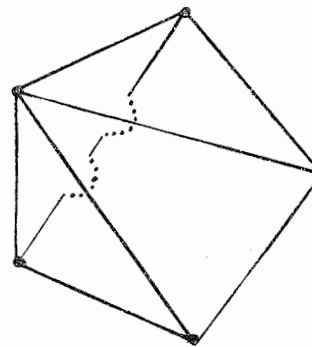
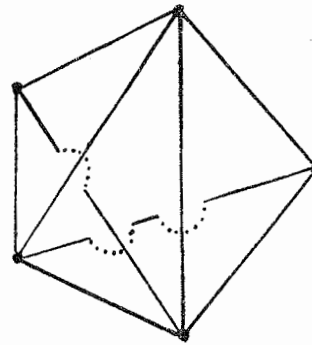
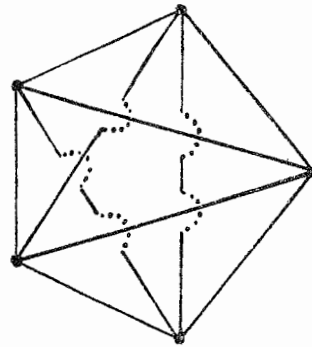


Fig. 4



||

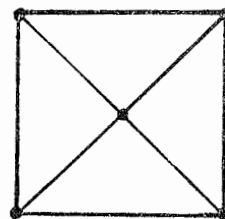


Fig. 5

précédentes (voir 1°), elle ne nous assure rien concernant l'exactitude du transfert des connaissances, ni, non plus, dans la construction de la structure du langage. Ainsi, résumant ce qu'on avait dit dans 5°, 6° et 7°, il faut constater que, si, avec les méthodes pour « prendre connaissance », telles que « voir » ou « entendre », on reste dans le domaine des langues, et que, si seulement en se limitant aux quatre manières du 1°, on arrive dans le domaine des langages, c'est uniquement en se bornant à des *définitions* qu'on aborde les problèmes purs de la structure. Ainsi, dans ce qui suit où notre but est essentiellement le dernier problème, nous ne parlerons plus de trois manières des 5°, 6° et 7°. Tout sens de « prendre connaissance » sera donc limité à l'emploi des définitions.

8. *La construction* d'une définition ne peut pas être accomplie avec une *seule* définition antérieure. La définition qui sort d'une seule « autre » n'est pas une « autre », mais la même, inutilement répétée. Toute nouvelle définition est issue au moins de deux définitions (comme la définition d'une feuille verte se compose de celles de « feuille » et de « vert ») ou même de plusieurs. Cela veut dire que, dans les schémas graphiques des structures de langages, à chaque point normal trois flèches (ou même plus) doivent concourir. Ainsi, l'image classique de *circulus vitiosus* (fig. 1), n'est en effet que l'image d'une seule chose plusieurs fois — et inutilement — répétée. Cette remarque ne « blanchit » naturellement pas le *circulus vitiosus* en tant que construction défectueuse pour la logique abstraite, elle indique seulement que chaque définition postérieure dans un *circulus vitiosus* ne résulte pas d'une seule définition, mais de la combinaison de celle-ci avec une définition (ou plusieurs) symbolisée par le point placé au centre de la figure 2, qui exprime tout ce qu'on prend pour « reconnu », pour « évident », etc. C'est pourquoi ledit cercle vicieux de la logique classique est en réalité une « roue vicieuse », celle de la figure 2.

9. La règle générale de la construction des définitions (des éléments de la structure) d'un langage étant établie (voir 8°) on peut poser le *problème général* de la théorie du langage : établir toutes les structures possibles pour un nombre d'éléments donnés, et étudier leurs propriétés. Ce thème est le sujet de notre publication *Structures des langages* dans les *Annales de l'Académie de Gênes* (1965), dont nous empruntons quelques résultats élémentaires pour illustrer ce qu'on vient de dire : *A.* On ne peut pas avoir des langages avec deux ou trois éléments-définitions. *B.* Il y a un *seul* langage à quatre éléments (fig. 3), si l'on fait abstraction du sens des flèches, et il y a en *quatre*, si l'on prend ce sens en considération (fig. 4) ; mais en fait il n'y en a *aucun* si l'on applique strictement la règle du 8°. *C.* Il y a *trois* langages à cinq éléments (fig. 5), si l'on fait abstraction des sens, etc. *D.* Le nombre de liaisons dans un langage

à n définitions-éléments ne peut être plus grand que $\frac{n(n-1)}{2}$, et, dans le cas où on fait abstraction du sens des flèches, ne peut être plus petit que le plus petit nombre entier égal ou dépassant $\frac{3n}{2}$, enfin, une structure « parfaite » correspond au nombre des liaisons doubles de celui des définitions.

Pour des détails concernant ce problème, le lecteur est prié de se reporter à la publication citée.